



PsychoActif
Психоактив

FANZINE n°3

www.psychoactif.org

SOMMAIRE

- New York on the rock** p3
- Ma réduction des risques
dans le chemsex** p8
- La dépénalisation de l'usage
de drogues, l'exemple
du Portugal** p11
- Le dessous des lignes** p17
- La violence symbolique** p20
- Les usagers de drogues ne
sont pas celles et ceux
que vous croyez !** p2 et 19

Alexandre*, responsable sécurité
d'une entreprise, amoureux du Japon
et passionné de cinéma,
consommateur de methamphetamine

Dominique*, en couple depuis
15 ans, chef de service d'un
CSAPA, amateur de vins de
Bourgogne et de steak
tartare, injecteur de Subutex

Thierry* 34 ans, travaille au samu
social, bénévole associatif,
jongleur et graffeur à ses heures
perdues, consomme des
substances psychoactives depuis
20 ans

**Les usagers de drogues ne sont pas
celles et ceux que vous croyez !**

NEW YORK ON THE ROCK

un mois avec les crack-heads de Brooklyn

Ce n'est pas la première fois que je me rends aux USA, mais ce sera la dernière. L'aéroport est dans le Queens, je reste donc du côté Est de la rivière. En face, l'île de Manhattan et la statue de la liberté, je n'y poserais jamais le pied...

LAST EXIT TO BROOKLYN

Nous sommes à l'est de Bedford-Stuveysant, un quartier fameux et malfamé.

Au début, je remarque une bande de jeunes au coin de la rue, mais rien de spécial.

Le deuxième soir, je sors du métro, la porte se referme dans mon dos. Et là, je vois un visage noir apparaître derrière la fumée blanche, le gars a l'air bien, avec son doseur à la main. Son autre main n'a pas de doigts.

Good high? Bon kif? je lui demande.

Yeah! Il ne peut pas dire le contraire avec son air. Je lui propose de lui payer son kif s'il me trouve ça tout de suite. Il dit **OK**.

C'est pas loin? A côté !

On fait quelques mètres hors du **métro** et il me demande **l'argent**, j'aime pas ça, là un mec passe et dit : tu peux lui faire confiance, je le connais. Faire confiance à un mec que je connais pas, parce qu'un autre mec, que je connais pas, me dit qu'il le connaît, c'est...de la croyance.

Il me dit de l'attendre là et je le vois tourner au coin, là où il y a les jeunes. S'il est malin il aura compris que s'il prend tout maintenant, il n'aura rien demain. Et le voilà de retour en moins d'une minute. Bon, le plan est bien au coin de la rue. Chez les **home boys**. Je suis dans un cliché.

Nous retournons sur le quai du métro, il me prête son doseur.

Je fais chauffer le caillou puis je porte **la pipe** à mes lèvres et fait crépiter, craquer le crack, avale la fumée. La garde en bouche et respire.

C'est de la bombe, jamais vu ça, je fais des bonds dans ma tête, du karaté dans le métro, partage mon euphorie avec mon nouvel ami.

Il s'appelle **Stanley**, un costaud, fait la manche au feu rouge et dort dans un shelter, un énorme château en briques rouges, avec des tours pour sans-abris. On dirait une prison.

Il dit qu'il est croyant. Cela va me servir. J'ai de la chance d'être tombé sur lui. Difficile de pécho ici.

LE TERRAIN, NOSTRAND AVE ET PACIFIC ST

Je me rends compte alors, que j'ai atterri dans un endroit spécial, carrément un gros spot. Une scène ouverte, d'importance. Il y a la **bande du coin**, et autour des francs tireurs, qui viennent exprès, pour vendre de l'héro et du caillou, discrètement, aux clients, venus d'un peu partout aussi.

J'ai craqué pour du crack alors que j'étais plus ou moins abstinent, et pas fumeur.

Don't know what you're talkin' about, bro'

Je n'y retourne pas, mais c'est juste en bas...et puis, si. Les mecs refusent de me vendre, « je vois pas de quoi tu parles », même quand j'en vois faire devant moi, ils refusent, moi? « Je ne sais pas de quoi tu parles ».

Ils ne me connaissent pas encore. Par contre tous les **crack-heads** ont repéré la bonne poire. En plus je suis blanc, on me remarque. Un gars athlétique vient près de moi et pose un petit caillou. Piège.

Coup de pression. Je refuse, c'est petit et je lui rien demandé à lui, trois fois non, et puis je craque, je le fume. «Tu me dois 10 dollars ! »

Le fils de sa mère, il m'a bien eu. «Tu sais qui je suis? **Green-eyes**, *les yeux verts*, tout le monde me connaît ». Effectivement, comme un gros relou qui fait de la boxe thaï et **casse des mâchoires** pour dix **dollars**. Et j'ai besoin des miennes pour manger. Et des sous pour fumer. Il était tout le temps **thirsty**, **assoiffé de caillou**, en anglais. Un noir aux yeux verts, qui est

dans la misère, trop fier pour la manche. Il gratte ceux qui la font, braque ceux qui disent non.

De présomptueux gringalets, zombies fantomatiques, aussi maigres que moi dans un mois, essayent de m'assommer par derrière. Heureusement, j'ai des yeux dans le dos, mon Stanley fait le garde du corps.

Back-up! Recule, ils obéissent tous devant le colosse et sa paume qui fait bam, même Green-eyes le boxeur. Le soir on entend des **gunshots**. Je n'aurais pas reconnu le bruit, qui colle avec la BO de NY, ses sirènes incessantes.

Bam bam bam, et les jeunes du gang du coin de rue d'à côté de répondre, par défi, par provocation.

Ici il y a beaucoup de fusillades la nuit, à East New York et **Brownsville**, d'où vient Mike Tyson.

THE CORNER STORE'S GANG

Un matin, alors que je cherche à me faire remarquer, un des vendeurs, plus âgé, me demande si je veux de la **dope** (héro). Il a vu mes bras, à son âge il connaît, il a flairé le bon client. A partir de là, tous me vendront.

J'ai enfin accès au saint des saints.

Le coin de la rue...

Ils vendent du **rock** de la **dope** (héro) et de la **weed**, tout à partir de **10 dollards**. Pas d'intermédiaire, enfin.

Les gars qui font du biz ont entre 20 et 30

ans parfois plus, habillés comme des princes du sportswear, petites équipes. On te le jette par terre, et toi tu jettes l'argent après, par terre !

Ca, c'est dans la rue, où, à 08 heures du matin, les mères du quartier viennent s'approvisionner en rock et dope avant d'aller bosser.

Les mecs qui achètent de l'héro, dope, disent «**my man**», pour dealer. Sinon il y a une porte cochère, Lala, et le chef (qui n'a rien sur lui) m'a à la bonne. J'obtiens rapidement des crédits.

On trouve du caillou, mais pas de coke.

Melissa, une fumeuse, à la perruque verte, qui fume dans la rue, me donne deux dollars et me dit d'acheter un **pen**, un glass pen. Un stylo en verre. J'entre dans l'épicerie et demande un pen, on me donne un bic. Là je dis, non pas un stylo pour écrire, un stylo pour fumer!

On me donne un stylo en verre, il faut ôter le tube d'encre et la capsule, et voilà, manque un filtre. La paille de fer des tampons à récurer, il faut en demander, tout est fait exprès. C'est très bien comme filtre, on le fait soi même, comme on veut, l'air passe mieux et t'en as plein pour changer.

Qu'on soit d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique, quand on casse sa pipe, c'est pas bon.

Ca fait pas 8 jours que je suis là...jusqu'ici tout va bien.

NYPD AND ME THE POLICE IS AFTER YOU

Un soir, je suis avec toute la bande, dans le métro.

Mais mon ami est défoncé, alors que moi je n'ai pas fumé de la journée. Il s'assoit sur l'escalier, chose dangereuse qu'il ne fait jamais.

Il fait tomber son **doseur**. Nous sommes le long d'Atlantic Avenue, sur l'escalier qui descend du métro aérien, face aux voitures...Je ramasse sa pipe, miraculeusement intacte, prend sa main qui a des doigts, vais pour lui donner son doseur et lui dis «range ça, on va se faire arrêter!». Au moment où je prononce «par la police», Stan me dit qu'ils sont derrière moi...J'entends le petit coup de sirène introductif. J'ai encore le doseur en main, je lui tendais exactement au **mauvais moment**. Il m'ont vu, moi.

Un flic noir et un blanc, sortent, Stanley explique que c'est sa pipe, confirme que je n'ai fait que la ramasser. Ensuite, tous les **crack-heads** du quartier prennent ma défense. C'est un good man, un mec bien. Phase étonnante.

Mais mon ami, que je n'ai jamais vu ainsi, va me griller, il dit que nous avons fumé ensemble auparavant, alors que je viens de dire «pas ensemble» pour ne pas le griller. Mais lui est dans l'euphorie et déballe tout.

J'ai vite les bracelets, alors qu'une minute plus tôt ils allaient me laisser partir. **Merci Stanley.**

La scène est quasi-comique, une bande de défoncés noirs, Stanley a même un stamp sur lui, un 10 dollards, même pas fouillés et un blanc, clair, qui n'a rien fait et qui part avec la police. L'autoradio crache du hip hop, je leur dis yo du rap dans le police-car, bravo, et il coupent le son. Je pars en cellule, il disent **prison**.

Il y a déjà deux gosses de 18 ans. L'un demande à appeler sa girl. Puis il demande à téléphoner à son autre girl ! **I didn't do nothing**, il dit cette phrase au moins 40 fois, rien d'autre. Son pote se fout de lui.

Ce qui me fait rire, c'est qu'il fait une grossière faute d'anglais. Il veut dire qu'il n'a rien fait, I didn't do anything, mais ajoute une négation et dit « **je n'ai pas rien fait** ».

Très bien, comme ça nous sommes trois! Je n' imagine pas une seconde que cette histoire puisse aller plus loin que le fichage (dix photos).

En partant le **flic** me tend un papier. Avant il m'a dit que je n'avais pas eu de chance ! Il dit que je dois me présenter au **court, le tribunal** ! Si je n'y vais pas, je serai considéré comme fugitif, et mis en prison, si je suis contrôlé. Le motif ? **Je n'ai rien fait** ! C'est écrit sur le papier, à côté de la convocation :

SUSPICION DE POSSESSION IMMATERIELLE DE CRACK-COCAINE

Incroyable, possession immatérielle, et suspicion seulement, c'est virtuel ! Qu'est-

ce qu'une possession immatérielle? Ils sont fous ces Américains.

En fait, il y a des lois spéciales pour le crack, qui ne s'appliquent même pas aux bourgeois qui basent ou sniffent.

Pourquoi? Le crack touche les «classes dites dangereuses», et les noirs deviennent de dangereux violeurs de blanches et des criminels compulsifs... Criminalisation du crack qui est discriminatoire et permet de mettre la lie des rues en prison pour...rien.

Trois jours plus tard, je passe voir Stanley, qui se confond en excuses, me prend dans ses bras de géant. **You're my nigga. mon négro**. En fait, ils se le disent entre noirs, mais quand ils le disent à un blanc, ça veut dire t'es mon pote. On dit **bro'** à tout le monde, **nigga** je ne peux pas lui dire, lui si! Personne ne m'a dit withey ou blanche neige.

Mon nigga me dit que la Police me cherche partout, qu'ils sont venu interroger tous les mecs qui traînent dans le coin. Ils demandent s'ils ont vu le gars avec les bras troués...

Mais raté, ils ne m'ont pas trouvé, pour l'instant.

Punaise, ils ont raison! Alors que je fume mon spliff en marchant, de vieux papis assis me disent de faire attention la police est derrière moi. Encore! Je continue comme si de rien n'était, et ils passent leur chemin quand je jette le joint.

La **weed**, ils s'en foutent. Ils cherchent la récidive de possession de crack. Il y a deux véhicules de patrouille, avec dans

chacun, un des deux **officers** qui me connaissent. C'est sûr il me font la chasse. Je vois les voitures à chaque bout, et le plan au milieu. Ils m'en veulent vraiment. Pourquoi?

Comment faire? Je passe devant la première voiture, le noir bad-cop est dedans, puis je fais l'échange mais dans l'épicerie, où je prend un doseur, et une cannette. La boisson avec la paille me servirait à avaler plus facilement les deux **stamps** que j'ai mis dans ma bouche.

Je marche donc sur **Pacific**, en allant droit sur le trottoir, passant devant les flics. Deux squads (4 policiers) rien que pour moi pendant 4 jours, je ne comprends toujours pas.

J'y vais au culot, et j'ai eu l'esprit de garder dix dollars sur moi.

Les **keufs** sortent de leur caisse, et c'est parti pour les questions et la fouille en pleine rue.

Je leur dis, avec calme et dans les yeux, que je venais acheter de la weed et qu'il n'y en a pas.

Je me fiche de la weed, dit le flic, ce que je veux c'est ta pipe et tes **cailloux**. Je n'ai rien, j'ai arrêté, depuis que vous m'avez arrêté!

En réalité, je me fait palper, alors que ma **pipe** se trouve entre ma ceinture et mon nombril. On fouille la ceinture, les côtés et le haut de thorax, rarement le bas ventre, mais surtout c'est miraculeux que le doseur ne tombe pas, tenu uniquement par le caleçon porté haut. Il ne passe pas loin, quand même. Là je sais que la situation est critique, mais que, plus je

penserai cela, plus elle le sera.

Rien que s'il touche ma pipe je suis mal, et mon rock, c'est **Rikers Island direct**.

Je me dis, tant qu'il n'a pas la pipe ça va, et je n'avale les stamps que quand je suis menotté.

Les gars me croient ! Quelle chance, je suis heureux de ne pas avoir avalé ma came !

Je vais kiffer alors que je devrais être en prison, en Amérique...

Je retournerai voir la bande de **Lala**, et faire des crédits. En quelques semaines je suis devenu un habitué, pour le NYPD, les dealers et les camés.

C'est une ville complètement fliquée, plus un mètre carré non surveillé. Impossible de trouver un endroit discret, ou juste un terrain vague comme les anciens Needle Parks de Brooklyn Bridge.

Si je retourne un jour là-bas, c'est la police qui s'occupera de moi, et j'aurai droit à un bon séjour en prison, pour non présentation au tribunal, puis pour... suspicion de possession immatérielle de crack!

Quand on sort de Brooklyn sur l'autoroute il y a un panneau :

You're leaving Brooklyn, foggetaboutit!

Expression typique de Brooklyn qu'on retrouve dans les films de Scorsese, forget about it, ça veut dire beaucoup de choses différentes, mais le sens initial c'est «**vous quittez Brooklyn, oubliez ça**».

Ismael

MA REDUCTION DES RISQUES DANS LE CHEMSEX

Le chemsex, faire du sexe avec l'apport des drogues, est une pratique connue par la communauté gay. Elle se développe aussi chez les hétéros, que se soit à deux, à plusieurs, ou en BDSM. Témoignage.

Je suis un queer, d'apparence cis, mais profondément non binaire. Romantique et sensuel, polyamoureux, pansexuel à tendance gouine : plus à l'aise avec femmes et trans.

Du parachute au plug et à l'injection, que se soit cathinones, DXM, morphine, ou cocaïne, le chemsex reste pour moi une activité exceptionnelle, éminemment symbolique et impliquante. Je pratique environ tous les trimestres, souvent pendant de longues session d'un à trois jours.

LE CHEMSEX C'EST MIEUX QUE LE SEXE, QUE LA DEFONCE

Pour moi le lien entre chemsex et bdsm est net. On doit courir le risque d'en crever mais de jouir quand même. Danser avec la mort tous les deux. Parce que dans ce contexte d'urgence, les barrières tombent, le temps compte, gérer le flash c'est toute une organisation préalable. Comment



ignorer l'aspect « transfert de pouvoir » du chemsex ? Moi, « J'aime remettre ma vie entre tes mains et vice versa », j'ai besoin de cela pour me livrer psychologiquement et sortir de mon armure.

LES RISQUES DU CHEMSEX SE CUMULENT

Il faut que ça se passe bien A LA FOIS avec le prod ET entre les partenaires. Si l'un des deux manque à l'appel, la session s'effondre. Perdre les pédales et toute inhibition... c'est un peu le principe de mon chemsex. On peut manipuler l'autre très facilement, on fait faire ce qu'on veut

à l'autre dans la perspective de redropper. Il faut être conscient de ce risque pour le gérer lucidement. La menace peut aussi venir des agressions de l'extérieur. Je ne fais plus de chemsex dans un lieu non sécurisé. Cela nous est arrivés de le faire en plein air, ou dans une voiture dans un champ par une superbe nuit étoilée, mais cette époque est révolue car trop dangereuse voire angoissante (risque d'agression, risque pour faire venir les secours).

Il y a aussi le risque psychologique, d'être entraîné dans la dépendance affective à mon partenaire. Sans oublier de me retrouver nu avec une personne qui ne se souvient de rien, voire d'avoir à gérer un accident et les secours au milieu du matériel de consommation.

MAITRISER LA SUBSTANCE EST FONDAMENTALE

Il faut connaître le lot avant. Je commence toujours par goûter de petites quantités de produit. Une des règles de la RDR est de tester tout nouveau lot, chacun pour soi, mais pas isolé. Une fille que j'initiai au dxm a vomi le test allergique. Je n'ai pas su interpréter ce signe et nous avons consommé. J'ai vécu le cauchemar avec elle s'évanouissant nue dans mes bras une demi-douzaine de fois, à envisager d'appeler le SAMU.

Une autre jeune femme avec qui je crack à des réactions très différentes selon la qualité de la coke : certaines qualités la font trembler et saigner, devenir

paranoïaque, alors que dans la même session une autre qualité la laissera dans une meilleure condition physio-psychologique. Or je peux consommer beaucoup pendant des sessions chemsex, vu leur durée. Plus on consomme, plus le produit doit être maîtrisé. Pour gérer notre consommation, je tiens à jour un protocole ou une fiche de consommation individuelle (produit, quantité – peser- et horaire). Il faut aussi assurer la gestion du craving : on peut préparer le prod avant la session et mettre à l'écart le reste du lot.



JE DEVELOPPE DEUX AUTRES REGLES PROPRE AU CHEMSEX

Premièrement, la règle de communication du BDSM. Je recommande d'être clair, avant. D'ailleurs, je recueille par écrit le consentement de mon partenaire. C'est ma façon de faire, elle m'est naturelle. En effet, mais c'est ma façon de « séduire », j'intellectualise beaucoup et j'écris beaucoup. Nous préparons par mails nos sessions plusieurs semaines à l'avance. Cette règle ne doit pas effacer celle du



Photo Mathilde Biron

consentement révocable. Même en dehors du chemsex, j'ai dorénavant le réflexe quand je me prode en bilatéral avec quelqu'un, de déclarer que je ferais peut-être des avances et d'interroger le consentement de l'autre, puis de l'approfondir si c'est le cas (définition des pratiques autorisées et des limites).

Seconde règle : Le chemsex suppose un scénario, un séquençage des prises de prod. Une relation de chemsex peut être inégalitaire. On ne vit pas les mêmes choses au même moment. L'un des deux doit rester lucide, l'autre se laisse aller, puis l'inverse. Je n'ai jamais réussi à faire du chemsex tous les deux sous le même produit « à flash » en même temps, parce que d'abord c'est dangereux (il faut un

sitter), et puis aussi parce que je n'y jamais rencontré deux personnes qui réagissent exactement pareil au même produit. Dans ces sessions de chemsex, on alterne l'un et l'autre.

Le chemsex est une pratique à risque et à bénéfices renforcés. En tant que chemsexeurs, notre devoir est de maîtriser les risques par des connaissances et des attitudes appropriées. Assumons l'« empowerment » des chemsexeurs, ne cédon pas à la stigmatisation sociale. Respectons-nous, prenons nos précautions, n'hésitons pas à demander secours. Restons connectés, solidaires et informés. L'isolement tue. La honte tue.

Boots

LA DEPENALISATION DE L'USAGE DE DROGUE

l'exemple du Portugal

Un des combats de Psychoactif est la dépénalisation de l'usage de toutes les drogues. Retour sur l'exemple portugais pour en prendre de la graine !

DEPENALISATION VS LEGALISATION

Déjà, faisons la nuance entre légaliser et dépénaliser. Légaliser revient à autoriser et encadrer la consommation, et donc la vente.

La dépénalisation de l'usage signifie juste que le consommateur ne sera pas puni par la loi (en France on risque un an de prison pour de la simple consommation).

En 1975, le Portugal sort d'une dictature militaire et s'ouvre à l'Europe. Cette évolution amène aussi son lot de problèmes : les drogues arrivent en masse et le Portugal devient une plaque tournante du trafic international.

Les usagers sont mal informés, ils ne connaissent ni les produits, ni les risques. Beaucoup deviennent dépendants à l'héroïne.

On assiste alors à une épidémie de sida et on estime qu'un portugais sur dix

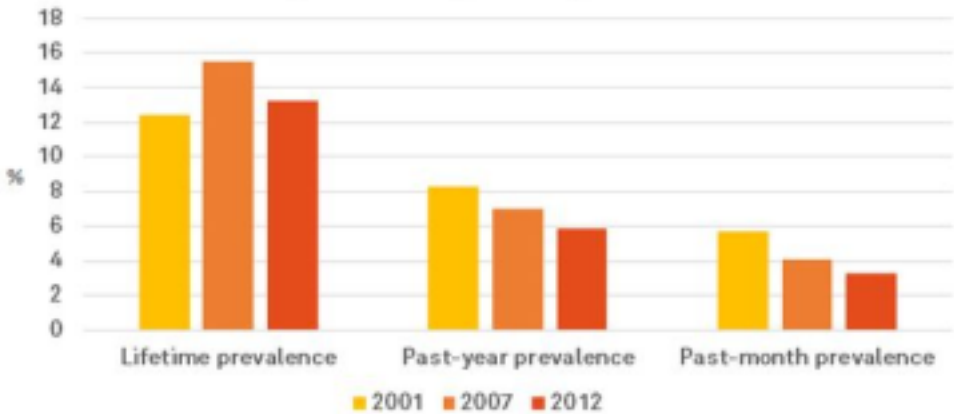
consomme de la drogue. L'Etat riposte avec une guerre à la drogue sévère qui n'arrangera finalement rien. Les prisons sont bondées, la moitié des détenus est condamnée pour une histoire de stup. Sans accès à du matériel stérile, les seringues sont partagées ce qui fait exploser les contaminations, notamment du VIH. Les chiffres sont catastrophiques: le Portugal arrive dernier du classement sur de nombreux points liés aux drogues (VIH, overdoses, toxicomanie, délinquance...)

CHANGEMENT DE STRATEGIE

En 1999, les dirigeants choisissent de changer de stratégie. Il demande à un collège d'experts de proposer des solutions et des idées pour endiguer les contaminations et venir à bout de certaines questions de santé publique.

En 2001 s'opère un virage à 180 degrés : le Portugal devient le 1er pays européen à

Lifetime, past-year and past-month prevalence of drug use among 15-24-year-olds



dépénaliser la consommation et l'usage de substances illicites.

En effet les recommandations recueillies préconisent une toute autre approche que la répression : miser sur le soin et l'accompagnement, plutôt que de marginaliser une population déjà affaiblie.

La consommation reste illicite mais n'est plus pénalisée : un usager ne risque ni poursuite ni amende si il est arrêté avec moins d'une semaine de consommation sur lui.

Il est convoqué devant la Commission de Dissuasion de la Toxicomanie (C.D.T), composée d'un médecin, d'un avocat et d'un assistant social.

L'entretien permet de faire un point sur la situation de l'usager. Ils en profitent pour faire de la RDR, informer sur les TSO et orienter vers un réseau de soin compétent.

L'accent est vraiment mis sur l'accompagnement et le soutien de l'usager. Le consommateur passe donc du giron de la Justice à celui de la Santé.

Ce changement d'approche va plus loin qu'une nouvelle loi. Dès 2001, des fonds ont été débloqués pour financer largement des associations d'accompagnement social, de soins, d'addictologie, de Réduction des Risques, de dépistages.... Un réseau s'est rapidement formé pour prendre en charge les différentes problématiques liées à l'usage de drogues (Bus metha, Distribution de matériel RDR et maraudes auprès des usagers précaires, accompagnement social et suivi médical avec remboursement du TSO...)

Les consommateurs se marginalisent moins, ils ne vivent plus dans la clandestinité et la crainte d'un contrôle. Ils peuvent se déplacer dans des centres

dédiés à leurs problématiques plus facilement, sans honte.

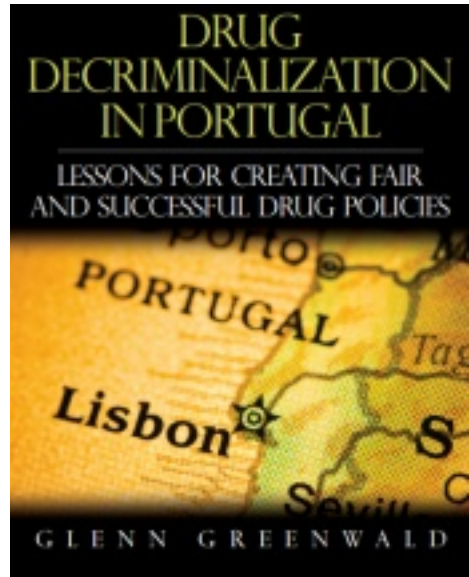
Le Portugal était tellement touché par la vague d'héroïne, que chaque famille comptait un héroïnomane à la fin des années 90, et ce, quelque soit le milieu social ou professionnel. De ce fait, la population a sûrement moins stigmatisé ses usagers et a vu d'un bon oeil ce changement politique et social.

DES RESULTATS IMPRESSIONNANTS

En moins de vingt ans, le pays passe de la catastrophe sanitaire à un modèle de réussite :

- la mortalité par overdose et sida a considérablement chuté : il y a 30 x moins de nouvelles infections au VIH et 5 x moins de décès liés à la drogue.
- moins d'affections hépatiques.
- la lutte contre le trafic de drogues est facilité depuis que la police et la justice ne se chargent plus des consommateurs
- l'accès a un traitement de substitution et à la Réduction des Risques permet aux usagers de rester insérés et en meilleure santé.
- une baisse de la criminalité et des incarcérations liées aux drogues.

Mais au-delà des chiffres, une des raisons de la réussite du Portugal, c'est la dédramatisation de la consommation et le changement de regard sur l'usager. Un tournant a lieu également sur le plan du langage : les termes péjoratifs ("junkie" ...)



Le rapport qui tire les leçons de la décriminalisation

sont retirés des discours officiels. Un vocabulaire plus valorisant est utilisé, véhiculant l'idée que l'addiction est un problème sanitaire et social, et non criminel.

Marla

POUR DES SUBSTITUTIONS ADAPTEES AUX BESOINS

En cette période de sortie de nouvelles galéniques à la buprénorphine, en implant ou en orodispersible, je me disais « est ce vraiment ces galéniques qui ont un intérêt ? »

Bien sûr depuis 30 ans il y a du progrès dans la politique de santé publique. Les seringues ont été réautorisées à la vente libre en 1987, mais aussi depuis 1995 la méthadone a eu son AMM en TSO et sa cousine la Buprénorphine l'a eu en 1996.

Si ces deux traitements de substitution ont fait leurs preuves et ont bien entendu amélioré la vie de nombreuses personnes ils ne conviennent malheureusement pas à tout le monde, pourquoi ??

Peut être parce-que certains ont besoin d'un rush opiacé et à ce moment ces molécules ne conviennent pas forcément et provoquent une course aux produits illégaux ou une dépression.

Alors vous me direz, oui, mais le manque est couvert. D'accord, mais est-ce que cela suffit si le prix à payer est une dépression carabinée ? Et que vous n'arrivez plus à assurer vos obligations

quotidiennes ?

J'ai dans mes proches 2 exemples en plus de moi-même.

Pour le premier, mon collègue a eu une grosse période d'injection d'héroïne. Il a réussi à trouver du répit lorsque son médecin lui a prescrit de l'Oxycontin® mais le dosage était trop bas 300mg, ce qui l'obligeait à finir les mois à l'héroïne pour être bien et pouvoir travailler en saison.





Ce problème n'était que le sommet de l'iceberg, étant saisonnier lorsqu'il revient dans sa région natale, personne n'accepte de suivre la prescription.

Commence alors un parcours du combattant en CSAPA où il se fait prescrire de la méthadone qui ne lui apporte aucun répit et de fortes angoisses. La solution du centre, après cet échec, fut la Suboxone®. Cette dernière même si elle comble le manque physique le fait plonger dans la cocaïne en iv.

De retour en région saisonnière, il retrouve l'oxycodone et son bien-être, et lorsque je vais le voir en vacances il me dit aller bien en ce moment. Il fait aussi quelques extras

de morphine et ça se passe bien à cette période. Mais de nouveau à mon départ et qu'il doit retourner au Suboxone®, rien ne va.

Il finit sa saison et rentre dans sa région natale, encore une fois on lui propose de ressayer la méthadone, qui est encore un échec !

Personne dans sa région ne veut suivre sur un TSO Oxycontin® ou Skenan® ce qui laisse mon collègue dans une profonde dépression.

La seule solution qu'il trouve est de consommer de l'héroïne, ce qui lui coûte 3000€ par mois. Les jours sans sont sous méthadone, benzodiazépine, anti-

dépresseurs. Mais ça ne fonctionne pas et il se retrouve en dépression. La seule réponse que lui apporte le CSAPA est « si rien ne fonctionne la dernière solution est un sevrage en hospitalisation »

Deuxième histoire : un ami travaille dans l'informatique et est fan d'opiacés. Lui aussi se retrouve obligé de prendre de la buprénorphine.

Après 3 manques précipités ayant nécessités une hospitalisation (pour avoir pris de la buprénorphine trop tôt après l'héroïne) il se voit proposer de la méthadone. Mais là aussi, ça ne lui convient pas. Il se tourne vers le deep web pour du Skenan® car personne ne veut lui en prescrire. A cause des 700€ mensuel que cela lui coûte il se retrouve bloqué pour prendre un appartement alors qu'il travaille !

Au final, votre narrateur aussi est dans une situation inconfortable : après 8 ans de prescription de TSO Skenan®, le médecin conseil me coupe les remboursements car cela n'est pas adapté pour lui .

Or j'ai déjà pris 2 ans de Méthadone et autant de Buprénorphine et ce fut un échec. J'ai donc préféré payer mon traitement en non remboursable ce qui me coûte cher (500€ / mois). Mais malgré tout cela reste une chance comparé à mes deux collègues.

Il y 10 jours, je me suis rendu en Suisse à Lausanne pour une rencontre Psychohead (sympathisants de Psychoactif), pour

discuter de problématiques en addictologie, mais aussi pour comparer les disparités entre la France et la Suisse. Là où nous avons buprénorphine, buprénorphine/naloxone et méthadone, eux ont Buprénorphine, Méthadone et L-Méthadone qui a moins d'effets secondaires. Mais aussi du Sevrelong® (morphine) et la sacro-saint DAM (Diacétylmorphine) ou héroïne médicale. De plus, pour les accros à la cocaïne ils peuvent prescrire du Methylphénidate.

Comment un pays aussi proche géographiquement de la France a tellement de différences sur les prises en charge. Eux ne s'arrêtent pas à deux traitements qui couvrent évidemment les besoins de certains consommateurs mais laissent les autres sur le carreau !



En terme de santé publique, les TSO ont été une immense avancée. Il faut continuer avec des galéniques et des formes adaptées pour les personnes chez qui les traitements classiques ne fonctionnent pas.

Sufenta

LE DESSOUS DES LIGNES

Vous vous êtes déjà arrêtés à regarder une trace par en dessous ?

Instant de voyeurisme au regard perdu.

Rien d'autre qu'une petite ligne de conglomérats granuleux. Écrasée et aplatie dans le reflet d'un miroir. Doublée par son ombre, c'est multiplier la quantité sans risque d'od.

J'ai sorti de ma table de chevet un miroir aux bords arrondis. j'ai attrapé les cartes qui lui font compagnie et, d'une gestuelle mécanique devenue naturelle, j'ai écrasé mon petit cailloux. Il crépite sous la carte. Maigre fond de pochon ; « couleur crème » on aurait dit s'il s'agissait d'un canapé, « marron » sans les nuances pantone d'une vie en noir et blanc.



J'ai aligné sagement la poudre à la file indienne, sans être pressée, méticuleuse dans les gestes, impatiente de l'attente de

la montée. Panacée d'espoirs pour pallier à mes frustrations. Réconfort relatif qui picote les narines.

Dans la glace, ma gueule avec la paille enfoncée dans le nez. Rare de me voir seule à enchaîner les gestes dans le silence de bourdonnement d'un radiateur premier prix. Je ne cherche pas à me cacher face au reflet, c'est juste trop compliqué de partager cette fois.

Enlacée dans une étreinte presque plus chaude que la couette opiacée, je ne garde pas de secrets. Pas de cachotteries, sauf, mon petit pochon au fond du tiroir. Ce n'est pas une dissimulation arbitraire, mais j'obtempère à une demande explicite. J'ai failli le dévoiler à plusieurs reprises, lors d'une soirée coke par exemple, quand l'envie d'une trace plus foncée a pris place sur ses lèvres. Mais un sage conseil a fini par m'en dissuader (pour qu'on se retrouve complices dans les chiottes à taper en douce).

Moi, je ne sais pas d'où je tire cette capacité à la frustration, à me satisfaire d'un retour à la lucidité orné d'une légère chiasse au bout de l'anus. C'est peut-être question de temps, mais pour l'instant, une petite boulette planquée est d'un réconfort essentiel. Si je sais qu'elle est là, c'est l'apaisement de me dire que j'ai le choix

de décider de ne pas m'en servir. Comme un marteau brise vitre accroché en cas de besoin. Présence rassurante d'un potentiel rail sauveteur. Si j'avais rien, une angoisse étranglante me donnerait envie en permanence. La terreur de devoir face aux tempêtes de la vie sans buée. Déjà qu'on m'a amputé de ces cachets rouges fluo qu'on appelait « une boîte de padéryl, s'il vous plaît » à demander au souhait sous une lumière verte réconfortante. De savoir que des palettes entières se stockaient derrière les comptoirs me suffisait. Maintenant, je fais mes provisions autrement, je me rassure comme je peux. Dans les aléas d'un service pas toujours assuré, moi que je n'ai jamais voulu de 06 à appeler. Dans le hasard des rencontres et des propositions. Avec juste une petite constante à me faire compagnie du fond de la planque.

Mais j'ai bien compris que les mécanismes du cerveau sont propres à chacun. Des habitudes qui s'enracinent dans le quotidien. Un attrait bien plus facile à combattre quand on ne sait pas que le remède se cache dans un plastique à porté de main. Je n'ai pas la prétention culpabilisante de croire que ça serait à cause de moi que la personne dont les jambes j'ai vues s'agiter à longueur de nuits, y « retombe dedans ». Un sale psy avait bien voulu me le faire croire. Comme si on pouvait arrêter pour amour. Je consomme pour moi, je ne peux pas m'en empêcher pour quelqu'un. Ma preuve de passion et tendresse c'est de me priver du partage.

Et je garde moins d'un demi, patiemment renouvelé, dans le silence. Mais là, face à la parano, je me retrouve obligée de faire le ménage.

Je vais y retourner d'ailleurs pour balayer la dernière trace et son ombre. Pour épier par en dessous encore une fois cette ligne marronâtre qui n'indique aucune direction.

Plus rien après.

Au moins pour ce soir.

Car, je suis sauvée, maintenant j'ai trouvé un plan.

Cependant

Reprise d'un blog de Psychoactif :
https://www.psychoactif.org/blogs/le-dessous-des-lignes_4475_1.html

Henri*, 42 ans, j'élève seul mon fils de 14 ans, je suis chef de cuisine et joueur d'échecs international, consommateur de cathinones et de Lsd

Nicolas*, Infirmier, j'habite en appartement dans une ville du nord de la France, en couple (de temps en temps), sans enfants par choix et injecteur de morphine

Marla*, travailleuse sociale, passionnée par les arts, la politique, l'histoire, la littérature et l'Humain. Mes consommations ne m'ont pas empêché d'avoir une vie enrichissante, bien au contraire

Les usagers de drogues ne sont pas celles et ceux que vous croyez !

LA VIOLENCE SYMBOLIQUE

La violence symbolique théorisée par le sociologue Bourdieu, explicite les processus de domination et de soumission. Pour l'usage de drogues, **la violence symbolique est le processus de soumission par lequel les usagers de drogues perçoivent la non consommation de drogues comme légitime et naturel.** La violence symbolique les conduit à avoir d'eux même une représentation négative. Autrement dit c'est ce processus qui fait que les usagers de drogues reprennent à leur compte la stigmatisation qui les touche et trouvent cela normal.

D'où vient-elle ? La loi de 70 participe activement à ce processus en ce qu'elle institue la non consommation de drogue comme légitime. Mais ce n'est pas la seule cause. Elle peut aussi être renforcée par l'hygiénisme sanitaire, qui vend le dogme de la non consommation de toute drogue comme « bon pour la santé ». Elle peut aussi renforcé par le langage porteur de représentations : par exemple quand on nomme quelqu'un comme toxico, c'est à dire maniaque des toxiques, ou alors quand on parle de rechute.

Ce qui est fort, c'est que la violence symbolique permet à l'État de pouvoir imposer sa vision prohibitionniste comme objective et collective. Au point que les usagers de drogues ne disposent pas d'autre mode de pensée que celui des prohibitionnistes. Les usagers ne peuvent donc pas échapper à la violence symbolique.

La violence symbolique assignent aux usagers de drogues un statut d'infériorité, et à des réelles répercussions sur leurs façons de se voir, dévalorisante : « Je suis vraiment un moins que rien de ne pas arriver à arrêter. », «quel est le problème en moi

par rapport à ceux qui peuvent s'en passer ? ». Jusqu'à accepter la maltraitance comme normale : « Ma compagne a raison de me quitter si je consomme », « Les soignants ont raison de me baisser ma metha et de me faire revenir tout les jours si j'ai reconsumé».

La violence symbolique ne doit pas être confondue avec une servitude volontaire. Tout se fait de façon implicite et non consciente. Cela rend toute contestation ou toute révolte extrêmement difficile.

Il a fallu la crise du sida dans les années 90 pour que des usagers (qui allaient mourir du VIH), puissent contester cette violence et commencer à s'émanciper. La crise du sida a d'ailleurs donné la réduction des risques, c'est-à-dire une manière de contester cette violence. Celle-ci avance le non jugement moral de la consommation de drogues, qu'il n'y a pas de société sans drogue, ce qui légitime la consommation. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle a été si dure à imposer au grand public et aux politiques. Elle casse ce processus de soumission et avance que les usagers de drogues peuvent être normaux.

Mais la réduction des risques française est un processus inachevé qui ne permet pas aux usagers de se penser autrement. A Psychoactif, nous voulons maintenant aller plus loin. Nous voulons permettre au consommateur de prendre conscience de ce processus pour qu'il puisse se penser autrement, pour qu'il ne se sente pas inférieur parce qu'il consomme, pour qu'il puisse penser que sa consommation peut enrichir sa vie, pour qu'il puisse se révolter contre la pénalisation de l'usage qui reste une aberration. En un mot, **EMANCIPATION**

Pierre



Tout les contenus textuels de ce fanzine sont sous licence libre Creative Commons 3.0 BY SA. Vous pouvez librement les réutiliser si vous citez la source et ne les utilisez pas pour une utilisation commerciale.